

ment diminué durant les trois années dernières.

FORGE DU FAUBOURG STE. MARIE possédée par George Molson. Depuis 1809, que le premier bateau à vapeur en Canada fut lancé sur le St. Laurent par l'auteur du propriétaire actuel, cet atelier a fourni un nombre considérable de mécanismes pour les steamers naviguant sur le St. Laurent et les Lacs.

USINE A MANUFACTURER LE PLATRE, ETC. dirigée par M. Converse, sur le chemin Colborne; où l'on fait usage d'un engin à vapeur de la force de 20 chevaux.

MANUFACTURE DE PIPES DE M. Henderson, située dans le même lieu que la précédente. Cet établissement prospère.

FABRIQUE D'HUILE DE GRAINE DE LIN. par M. Furness, au faubourg Ste. Marie. On y emploie la vapeur comme force motrice.

BRASSERIE DE M. Gorrie, au même lieu.

MOULINS A SCIE ET A RABOTER de MM. Sims et Coleman, au faubourg Ste. Marie. — Érigés en 1840.

FONDERIE DE CARACTERES, située rue Lemoine et dont le propriétaire actuel est M. C. P. Palsgrave. Elle fut mise sur pied en 1835 par MM. Jones et Leclerc, alors propriétaires du journal "l'Ami du Peuple," puis ensuite, depuis 1835, acquise par un industriel américain qui, en 1845, en fit cession à M. Palsgrave lequel, par une direction habile et les améliorations qu'il a su introduire dans cet établissement, en a fait un atelier de première ligne.

MANUFACTURE DE SAVON ET DE CHANDELLE, au coin des rues Craig et St. Constant, par M. J. Megorjian, fondée en 1843, et très-achalandée.

FABRIQUE D'HUILE DE GRAINE DE LIN, rue des Seigneurs Grises, en existence depuis un demi-siècle, fonctionnant par la vapeur, et produisant annuellement environ 11,000 gallons d'huile.

MOULIN A VAPEUR pour la confection de la farine d'avoine, situé rue St. Pierre, propriété de T. Torrance, café.

MANUFACTURE D'USTENSILES AMERICAINS, rue Wellington, Griffintown; propriétaires MM. Paige et Co. — Les produits de cette fabrique sont des instruments d'agriculture et principalement des machines à battre le blé. Cinquante ouvriers et un engin à vapeur de la force de 12 chevaux y sont employés dans les temps de nombreuses demandes.

MOULINS DE LA CITÉ, au Canal, en opération depuis plus de 1845, ont obtenu le plus grand succès. M. J. Goule, Américain de naissance, en est le propriétaire. Cet établissement est très-vaste et justifie le nom que lui a donné son propriétaire.

FONDERIE D'IRON, rue Anne, près celle de Wellington. On y fabrique des machines de toute sorte. Il y est fait usage d'un engin à vapeur; et un nombre d'hommes de 50 à 100, y sont occasionnellement employés.

MOULINS A VAPEUR D'ESPIN. — Un engin de la force de 10 chevaux y fait mouvoir des scies, des machines à raboter et un moulin à broyer l'avoine.

MOULINS DE MIDVELY, sont les mêmes que les précédents, moins la production de la farine d'avoine.

LA FONDERIE D'EGLE pour machines et mécanismes, etc. est déjà ancienne. De 100 à 300 ouvriers y trouvent de l'emploi, selon l'importance ou le nombre des commandes.

MANUFACTURE DE CLOUS DE WRANG, exploitée à l'aide de la vapeur et produisant en grande quantité cet article.

FABRIQUES DE CHAISES, rue Queen, Griffintown, appartenant à M. Allen. On y emploie la vapeur. On y fabrique ce meuble avec une étonnante célérité. M. Allen satisfait à des commandes envoyées d'Angleterre et y expédie cet article qu'il a les moyens de confectionner à raison de 100 chaises par jour.

M. REDHEAD fabrique aussi le même objet en dernier lieu désigné, par l'emploi de deux chevaux qu'il estime remplacer économiquement par un engin de la force de 10 chevaux.

FABRIQUE DE BALANCES ETC., rue McGill. Douze hommes y sont employés.

BRASSERIE ET DISTILLERIE DE MM. Don et Co. rue St. Joseph. — La Brasserie date de 1805, la distillerie de 1835.

BRASSERIE DE MM. PIGEON ET SAUVAGEAU, rue St. Joseph.

FABRIQUE DE TABAC DE M. JOSEPH, à Prê-de-Ville. — Même établissement appartenant à M. Rattray, rue Notre-Dame.

MANUFACTURE D'EMPOIS DE M. PRENDERGAST, au faubourg St. Antoine.

FABRIQUE DE NEUBLES DE M. J. et W. PHILIP, rue St. Germain. — Etablissement considérable.

FONDERIE EN CUIVRE DE M. GARTH, rue Craig. M. Cochrane, épicière, A. Savage, chimiste, Benson, épicière, rue Notre-Dame, et M. Ledue, boulanger, rue du Collège, se servent d'une machine à vapeur dans leur branche respective.

Le Herald, le Transcript, et le Canada-Gazette, ayant pour propriétaires MM. D. Kinross et Co., P. McDonald et Desbarats et Derbyshire, s'impriment à l'aide de machines à vapeur.

Nous omettons plusieurs autres établissements et boutiques des diverses catégories plus haut indiquées, qui ajouteraient trop à cette énumération qui donne une idée suffisante de l'avancement industriel de notre cité.

Haut-Canada.

ÉMEUTE A TORONTO LE JOUR DE NOEL. — Le 25 décembre au soir, la rue Queen à Toronto fut le théâtre d'une émeute dont les suites ont été sérieuses. Le tumulte paraît avoir pris naissance dans une maison où l'on détaillait des liqueurs fortes sans licence. Trois Allemands y buvant de la bière ne voulant payer qu'à raison de chaque pinte, qu'ils en consommèrent; le maître de la maison refusa de

souscrire à cette proposition et même de les servir plus amplement. Un individu du nom de Keel arriva sur l'entrasuite et, après s'être enquis des causes de la dispute et de quel côté résidait le tort, il pressa l'hôte de satisfaire à la demande des trois buveurs; ce qu'il fit. Peu d'instants après, Keel, au moment où il allait sortir de la maison pour se rendre à sa demeure, fut enjôigné au col par l'un des étrangers et ramené en dedans. Un témoin rapporte avoir entendu des coups qui se donnaient, en s'enfuyant de la maison, et qu'un homme frappait le nommé Keel, et qu'en voulant réitérer, il manqua celui-ci et tomba de tout son poids sur le trottoir; puis s'étant immédiatement relevé en tirant de sa poche un couteau il en perça Keel au visage. Il y a apparence que les blessures reçues par ce dernier l'ont privé pour la vie de l'usage d'un oeil. Un médecin fut appelé et lui donna des soins. Sur des dépositions faites au bureau de police, deux agents firent chargés d'opérer l'arrestation des délinquants. Ils parvinrent avec quelque difficulté à les appréhender au moment où ils allaient se réfugier dans une petite chambre pour se dérober aux recherches. Ils ont été traduits devant la justice où ils auront à rendre compte de cette lâche agression qui n'avait en aucune manière été provoquée. Alexander Frazor, soldat du 71e régiment, arrêté sous prévention de vol d'une montre, subira son procès aux assises prochaines.

Etats-Unis.

Les chambres ne se sont réunies le 23 que pour s'journer à vendredi, se donnant ainsi tout le temps de fêter dignement la solennité de Noël. A ce propos, un représentant a eu l'occasion d'échapper une réclamation beaucoup plus franche que parlementaire. Comme on parlait de tenir séance jeudi: "Il serait bon, s'est écriée une voix, d'accorder le lendemain à ceux qui se seraient grisés la veille!" Cette philanthropique motion a été adoptée au milieu du rire général.

Il est d'ailleurs entendu que ce premier congé n'est que le prélude d'une série d'ajournements, à l'aide desquels on gagnera paisiblement la seconde semaine de janvier. C'est chose de tradition et presque de règlement, dans le monde officiel, que le *furlough* pendant la première quinzaine de l'année, et la manière dont tombent, cette fois, les jours de Noël et du premier de l'an, au beau milieu de la semaine, favorise encore cet usage. Les corps délibérants ont leurs petites faiblesses et leurs petites ruses tout comme les écoles. Comment et à quoi bon se mettre au travail pour un jour ou deux, entre le souvenir et la perspective d'un double congé?

Ce n'est point à Washington seulement que règne ce calme profond: le pays entier manifeste les mêmes dispositions; partout la politique se tait. La période où nous entrons vient joindre son influence pacifique aux causes plus sérieuses de tranquillité que nous avons signalées dans ces derniers temps. On est heureux de seconder pour huit ou dix jours les graves préoccupations et les soucis de l'avenir. D'un accord unanime, l'Union renvoie au mois de janvier les affaires sérieuses.

La société de la Nouvelle-Angleterre a célébré le 23 décembre, par un grand dîner à l'Astor House, le 23ième anniversaire du jour où les Pélérins, fuyant le sol désormais inhospitalier de la Grande-Bretagne, s'étaient débarqués sur la rive américaine: c'est le 23 décembre 1620 que le *May-flower*, qui portait les Puritains proscrits et leur fortune, toucha le rocher d'ors désert de Plymouth.

La célébration de cette date est religieusement observée chaque année par les enfants de la Nouvelle-Angleterre, chez lesquels le patriotisme local est porté jusqu'à l'esprit de famille. Ils ont en effet droit d'être fiers d'avoir vu le jour dans le berceau de l'Union, et de descendre directement de ces pieux et vaillants émigrés qui furent les pères de la race anglo-américaine.

Trois cents personnes environ s'étaient réunies pour cette fête, à laquelle assistaient MM. Webster et Bulwer. L'un et l'autre étaient venus de Washington tout exprès pour répondre à l'invitation qui leur avait été adressée; l'un et l'autre aussi ont pris la parole: le premier pour faire un heureux rapprochement, entre le début des pèlerins de Plymouth et la prospérité actuelle de l'Union; le second pour se féliciter d'appartenir à cette vieille nation "où est sortie la jeune et vigoureuse race qui peuple les Etats-Unis. La soirée s'est d'ailleurs passée dans un échange cordial de toasts, où les souvenirs du passé se mêlaient sans cesse aux vœux pour l'avenir.

Selon une dépêche télégraphique transmise de New-York, le 26 décembre, il y eût bruit que M. Rhet devait, aussitôt la prise de son siège dans le Sénat, soumettre une proposition dans le but de requérir le gouvernement fédéral d'entraîner des négociations avec l'Angleterre pour l'extradition et la remise des esclaves fugitifs qui se sont réfugiés en Canada.

Par la même voie est aussi parvenue, le même jour, la nouvelle qui suit touchant le ci-devant général Hongrois Ben: "On lit dans un lettre insérée dans le *Journal of Commerce*, et datée de Syrie, le 15 novembre: "On annonce que le général Ben, qui réside à Alep, avec le titre de *Mirid Pachá*, était le commandant en chef du mouvement qui avait pour objet la punition des insurgés dont trois mille ont été tués."

Dans le trajet de Wilmington à Charleston, une violente boue assaillit le steamer sur lequel Jenny Lind se rendait à cette dernière place. Le retard qu'éprouvait l'arrivée du vapeur par suite de cet accident, tint en émoi la population, qui appréhendait la perte totale du steamer et des passagers, lorsque le lundi (23 décembre), il arriva à Charleston et y déposa une et sur la Cantatrice dont chacun avait anticipé la mort, ainsi que de tous ceux dont il avait eu charge.

Le Jour de Noël.

(Il ne nous a pas été donné de reproduire plus tôt cet article émané de la plume élégante et facile de l'un des collaborateurs du *Courrier des Etats-Unis* et qui, même une semaine après Noël, trouvera facilement accueil auprès de nos lecteurs.)

Les impressions d'enfance sont celles qui prolongent sur notre vie la trace la plus persistante. S'il en est d'autres plus lumineuses et dont l'éclat se reflète plus fortement sur quelques-uns de nos jours, à aucune du moins l'esprit ne retourne plus volontiers pour se reposer des fatigues de vivre, ou ressusciter les illusions que le temps emporte avec lui. Cette sorte de fascination, perpétuée par nos plus purs et nos plus lointains souvenirs jusqu'au milieu de toutes les sollicitudes de la vie active, à travers les espaces parcourus, les années écoulées, les changements d'état et de fortune, se fait sentir plus particulièrement à certaines époques consacrées, parmi lesquelles aucune n'égale peut-être le jour de Noël. Qui de nous, de nous surtout que les chances de la vie ont amenés dans un nouveau monde, loin de la patrie et de nos proches, ne sanctifie pas cette nuit et ce jour de fête religieuse par la mémoire éveillée de toutes les joies du foyer? La nuit de Noël, c'est la réunion de la famille, c'est l'image de l'aïeule assise auprès de l'âtre, c'est la caresse de la mère; c'est la gaieté du père; c'est le rire de tous. Ceux-là sont heureux qui vivent sans soucis et sans ambitions, sur la montagne ou dans la vallée où ils sont nés et d'enfants devenus hommes. Sous leur toit vieilli, mais respecté et tranquille, les générations se succèdent, perpétuant avec elles les traditions domestiques. Dans le verre des ancêtres, les descendants boivent à leur tour avant de le transmettre à leurs successeurs au milieu des mêmes fêtes et des mêmes chants, de ces mêmes *Noëls* aussi vieux que l'église où ils retentissent tous les ans.

Pour ces intérieurs bénis qui ne voient jamais...

"..... L'été sans fleurs vermeilles, La cage sans oiseaux, la ruche sans abeilles, La maison sans enfant."

La nuit de Noël compense chaque souvenir par une espérance, et efface chaque douleur oubliée par une joie naissante, si bien que les tombes qui se referment et les berceaux qui s'ouvrent n'y sont que les anneaux d'une chaîne fortunée sans interruption. Chaque année, l'arbre vert se couvre de sa récolte féerique de hochets, et toujours une génération enfantine se presse à l'entour avec ses impatientes joies et ses désirs aisément satisfaites.

Mais nous ne grandissons pas tous à l'ombre de la maison paternelle; il est des enfants prodiges qui ne reviennent plus au logis où l'on s'est lassé de les attendre. Il est des *Frank* ambitieux qui, comme celui du poète, sentant l'horizon de leur montagne trop étroit pour la largeur de leur âme, ont mis eux-mêmes feu à leur chaumière, et en ont semé les cendres aux quatre vents. Il est enfin des pèlerins de la destinée à qui la fortune contraire a mis le bourdon aux épaules pour les promener au gré de ses caprices dans les contrées lointaines. C'est à ceux-là surtout que les solennités de Noël doivent apporter le baume des souvenirs d'enfance. C'est pour eux que cette nuit doit être peuplée de songes, où les expériences passées puissent encore éclairer les épreuves à venir. Quand, au milieu du bruit, des fatigues et des agitations sans cesse renouées, l'âme peut faire une halte, ne fut-ce que de quelques heures, dans le silence, le repos, le calme des premiers jours, un souvenir n'est pas si éloigné qu'on le croirait d'une espérance, et c'est en songeant au nid de son enfance qu'on est amené à préparer l'abri de la vieillesse. Que l'enfant prodige revienne donc aujourd'hui frapper à la porte qui s'ouvrit pour lui; que le capitaine Frank retourne conjurer le malheur qui peut prendre place entre la coupe et les lèvres de Deidamia. Et quant à ceux qui ne peuvent pas retourner en arrière, et qui n'ont pas à rompre le pain de la famille aux agapes de Noël, puissent-ils trouver place au repas libre de l'amitié, si le ciel n'a pas mis sur leurs lèvres et dans leurs yeux, la meilleure de toutes choses en ce monde, la communion de l'amour.

R. T.

CORRESPONDANCES.

Le Protestantisme aux Etats-Unis. A l'Éditeur du *True Witness and Catholic Chronicle*.

Mon cher Monsieur, Dans ma dernière lettre, j'ai appelé l'attention sur ce fait étonnant, que dans les Etats-Unis, sur une population d'environ 20,000,000 d'âmes, le nombre total de ceux qui professent une forme de religion quelconque, est seulement de 5,000,000, et que parmi eux-ci, 1,500,000 sont catholiques. Cet état de choses existe dans un pays, où nous sommes accoutumés de supposer, que le christianisme protestant a pu se développer mieux que dans aucun autre pays du monde, à cause de la douceur de ses lois, de la diffusion générale de l'éducation, et de la tolérance religieuse universelle. Chez toutes les autres nations protestantes, c'est un système qui est soutenu par le bras puissant du pouvoir temporel; il était réservé aux Etats-Unis, sans église nationale, sans aucune dotation pour l'éducation religieuse de ses sujets, de mettre à l'épreuve, dans les circonstances les plus favorables, le pouvoir du Protestantisme comme système religieux; d'abandonner chaque secte à ses propres forces, et de réaliser, pour la première fois les résultats, libres de toute entrave, de la règle du jugement privé.

Cette liberté a donc été pleinement exercée; car à l'exception de la vieille intolérance et des persécutions des Puritains de la Nouvelle-Angleterre contre les infortunés Baptistes et les Quakers, aucune secte n'a jamais en raison de sa plainte; toutes les dénominations, (excepté les catholiques) ont prêché leurs doctrines propres quand et comme et là où elles l'ont voulu sans empêchement ni obstacle; et si nous trouvons certaines sectes l'emportant plus ou moins dans différents Etats, c'est un ordre de choses introduit primitivement par les premiers colons.

Dans les Etats du Nord et de l'Est, les Presbytériens et les Congrégationalistes ou Indépendants, ayant les mêmes dogmes, forment les sectes dominantes, la dernière forme de gouvernement ayant été introduite par les Puritains eux-mêmes, qui, comme chacun sait, dans leur haine pour le gouvernement Episcopal, rejetèrent toute autorité Ecclésiastique, et toute forme qui sentait le Papisme ou l'Épiscopat. Leurs pères avaient prié à genoux la face tournée vers l'ouest; le Puritain veut se tenir debout et le dos tourné à la chaire qui a usurpé la place des autels.

Leurs pères saluaient avec respect ceux qui étaient constitués en autorité; le Puritain refuse de courber le genou même devant le Dieu tout-puissant; leurs pères accompagnaient à leur dernière demeure les restes innombrables de leurs amis, et priaient avec ferveur pour le repos de leurs âmes; le Puritain jette cette vile poussière dans la terre sans aucune prière!

Nourris dans ce sombre et orgueilleux formalisme, qui consiste à repousser toute forme qui s'offre naturellement à l'âme pieuse comme convenable à l'homme en la présence de son Dieu; et imbus de ces froides et révoltantes doctrines de Calvin, les Puritains fondèrent les Eglises de la Nouvelle-Angleterre auxquelles je ferai plus spécialement allusion dans mes remarques parce qu'elles sont le type d'une portion très-considérable du protestantisme Américain.

Entrez un dimanche matin dans une Eglise de Campagne de la Nouvelle-Angleterre et vous trouverez l'édifice, avec ses hauts bancs carrés et ses murailles nues, rempli d'une foule composée de personnes de tout âge et de tout sexe; ou si dans la cité populéuse, vous tournez vos pas vers quelque temple magnifique selon l'ordre Corinthien ou Gothique, avec ses sculptures en chêne, ses vitraux peints, ses sofas et ses riches tapis, vous le trouverez également rempli par les favoris de la fortune et de la mode; et alors assurément vous penserez que ceux-là se trompent qui représentent la religion de ce peuple comme dégénérée d'une manière effrayante. Mais attendez jusqu'à la fin du long sermon, car c'est le jour du mois ou du semestre où se fait la célébration de l'Eucharistie ou "du sacrement," comme l'appellent communément même ceux qui en rejettent toute l'efficacité sacramentelle. Alors la plus grande partie de la congrégation quitte le temple, sauf quelques curieux qui attendent dans les bancs de côté, et d'une assemblée de 500 à 600 personnes, soixante à quatre-vingts communicants resteront dans les bancs de la nef du milieu, tandis que l'on y distribuera le pain et le vin. Je viens de dire le pain et le vin; mais j'en demande bien pardon à 800 Eglises qui se vantent, dans leur zèle pour l'abstinence totale, d'avoir exclu le vin de leurs tables de communion! L'eau, et j'ajoute après information certaine, dans quelques églises le café et la timonade sont substitués "au jus de la vigne."

Mais pour revenir; c'est dans ce départ si étrangement significatif des sept-huitièmes de la congrégation que vous trouverez l'explication de cette contradiction apparente qui vous embarrassait tout-à l'heure. Demandez-en la raison au premier venu, et il vous répondra que ceux qui restent de l'Eglise, ne sont pas *chrétiens*. (C'est l'expression communément en usage) ou qu'ils ne professent point de religion. Oui, il n'est que trop vrai que parmi cette foule qui assistait au sermon, et qui a donné son assentiment intellectuel aux doctrines générales du christianisme, telles qu'enseignées, la grande majorité n'ont aucune espérance définie de salut, et sont payés de fait!

Mais, me demanderez-vous, ne sont-ils donc pas baptisés! Non! Car quoique généralement les sectes Presbytériennes, congrégationalistes, et Pédobaptistes, professent de croire à la licéité et à la convenance du baptême, cependant l'administration du baptême est en grande partie tombée en désuétude.

Quand on commença à regarder le baptême comme n'étant plus un sacrement pour la remission des péchés, quoique les ministres en parlèrent encore comme d'un acte de consécration à Dieu, on s'accoutuma à l'accomplir seulement avec l'idée de donner un nom à l'enfant, et dès lors on se dispensa des services du ministre, et l'enfant fut baptisé (*Christened*) à la maison.

Et maintenant un grand nombre de soi-disant chrétiens, qui sont nominalement Pédobaptistes, se moquent du baptême de l'enfant, comme d'un acte superstitieux, et d'un reste de papisme, et il n'est plus rare de voir toute une famille de parents *déists*, instruits à la vérité dans une théologie quelconque, mais non baptisés!

Et afin qu'on ne puisse pas révoquer en doute ce que j'avance ici, je renvoie aux rapports de l'Assemblée générale de l'Eglise Presbytérienne, qui mentionnent en mai 1818, 192 022 communicants, et 9,837 enfants baptisés l'année précédente, ou environ un sur trente.

Dans l'Assemblée Presbytérienne d'Albany, on fit rapport de 4,173 communicants, et de 125 enfants baptisés, ou un sur treize-trois. Dans l'Eglise de Dr. Spring, à New-York, on compte 668 communicants, et 26 enfants baptisés pendant l'année; et dans celle de Dr. Boardman, à Philadelphie, 432 communicants, et un enfant baptisé.

Je n'ai point de statistiques précises sur les

Eglises de la Nouvelle-Angleterre, quoique je sache fort bien que les choses y sont exactement dans le même état. Néanmoins, pour montrer la proportion des communicants avec les enfants baptisés, on pourrait prendre comme une comparaison l'Eglise Episcopaliennne qui observe strictement le baptême des enfants; ou cette Eglise, dans le diocèse de New-York, a fait rapport en 1843 de 13,186 communicants et de 2,658 enfants baptisés, ou un sur cinq.

C'est ainsi qu'à mesure que l'on perd de vue la doctrine de la régénération baptismale, et que cet acte solennel n'est plus regardé comme un sacrement pour la remission des péchés, le précepte divin est négligé, et le Commandement de notre divin Sauveur, "laissez venir à moi les petits enfants," est hautement violé par des parents en apparence chrétiens, qui ne craignent point d'arracher le don du salut et de fermer les portes du Royaume des Cieux à l'enfant que Dieu leur a donné.

Peut-être, dans une autre lettre, pourrai-je continuer ce sujet, et peindre les effets de l'oubli de ce sacrement sur le caractère religieux de ce peuple.

XAVIERUS.

Montréal, Décembre 1850.

Monsieur le Rédacteur,

Le *Moniteur Canadien* du 1er Janvier distribue à ses abonnés, pour étrennes, une amplification lamentable française, où les *peuples* du peuple sont des *flots impudiques*, et les *vères* dont parle l'écrivain des *illusions fourbes*.

Cette épître du *Moniteur* s'adresse à ses *Frères*. Le motif en est du moins fraternel. Mais regardez au fond de l'œuvre: c'est le ramassage contumé de la feuille qui menace le bon peuple de Pennoyer une année de plus! des imbroglios politiques qui l'alimenteront dix-huit mois durant. La perspective est un peu sombre pour le jour des étrennes.

Quand à l'ombre de pensée politique qui perce à travers cette composition où le vague et le terrible se donnent *fraternellement* la main, on en peut juger par le bon conseil qui la termine:

"Éloignez, y est-il dit, tous les ennemis de ce Progrès; c'est le seul moyen de briser vos chaînes!"

Esprit de la lettre:

"Honnissez tous les appuis du parti libéral"

"et de l'Ordre; c'est le seul moyen d'encon-

rager le *Moniteur*!"

P. L.

EXTRAITS DE JOURNAUX.

On lit dans l'*Ordre Social* à la date du 26 décembre: ACCIDENTS.—Le sieur Joseph Beaupré, correspondant du faubourg St. Jean, était parti de chez lui depuis quelques jours pour aller à Sainte-Catherine. Lundi dernier sa voiture et son cheval, séparés l'un de l'autre, ainsi qu'une de ses bottes, ont été trouvés dans le bois de St. Augustin, et l'on craint qu'il n'ait péri pendant la tempête. Des centaines de personnes s'étaient mises à sa recherche, mais ne l'avaient pas encore trouvé avant-hier, nous a-t-on dit.

—En pratiquant une excavation dans le sable en un champ situé près de la basse-cour du Roi à Potsdam (Prusse), on a trouvé le corps d'un militaire français vêtu de l'uniforme en usage du temps de l'empire. Le costume était assez bien conservé, et les boutons dont il était couvert portaient le chiffre de classement 136. Dans l'une des poches il y avait un petit sac contenant une dépêche encore lisible dont le contenu était évidemment le rapport d'un espion au service des Français, à l'adresse du général en chef. (Correspondance de Berlin du *Times* de Londres).

Postscriptum.

Le *Montréal Transcript* annonce dans son dernier numéro, que les rapports de M. Fleet avec cette feuille, dont il était depuis quelques années le rédacteur, allaient cesser avec le mois de décembre, sans dire quel écrivain devait le remplacer.

L'éditeur de l'*Ordre Social* apprend à ses lecteurs que, par suite de la négligence de ses abonnés à payer les arriérages qu'ils lui doivent, il a jugé nécessaire d'en suspendre, pour le présent, la publication. Il promet de publier sous peu, pour l'information des actionnaires, et propriétaires, un état des affaires du journal.

DECES.

A Québec, le 27, à la demeure de Messire M. Mahon, son oncle, Delle, Mary M. Mahon, âgée de 36 ans.

BAINNE DU DR. WISTAR.

Morris County, Mamham, N. Jersey. 29 Octobre 1846.

DR. SETH W. FOGLE.—Monsieur, Avant de vous faire connaître les heureux effets du Baume de Wistar, il est sans doute bon de vous dire que je suis âgé de 73 et que j'ai toujours demeuré dans cette ville. En octobre, 1845, je fus pris d'un gros rhume qui fut suivi de plus grandes douleurs. Je commençai ainsi que mes amis, à éprouver beaucoup de craintes pour mon rétablissement. Je me procurai une bouteille de sirop Schect qui me fit aucun bien, J'eus alors recours à un médecin, et je ne pus obtenir aucun mieux du traitement qu'il me donna. Je pourrai peut-être vous dire qu'il m'a conseillé de prendre du Baume de Dr. Wistar qui avait opéré tant de guérissons remarquables. Je le fis, et aussitôt la toux m'abandonna, et dès lors, après en avoir pris une bouteille. Et maintenant je suis en pleine santé. Si je venais à éprouver la même maladie je ne manquerais pas de recourir au Baume de Dr. Wistar. Le médecin avait été porté à me donner ce conseil par l'heureuse expérience qu'il avait faite lui-même: de ce remède. A présent où je vous écris ces détails, j'apprends qu'un jeune homme des environs vient d'être guéri de la même maladie par le même moyen.

SEPHRAM SANDERS.